

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30^e ANNÉE

N^o 21

1^{er} NOVEMBRE 1887.

Arts : Le 1^{er} novembre, mardi, à 2 heures précises, réunion, 5, rue des Petits-Champs, pour célébrer l'anniversaire des morts, selon le mode inauguré par Allan Kardec en 1858. Nos Frères en spiritisme sont conviés à y assister, et les amis qui auraient à prononcer quelques paroles, ou dire des poésies, sont priés d'en avertir l'administration.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

L'HYPOTHÈSE DE L'INCONSCIENT

(Suite. Voir la Revue du 15 octobre 1887.)

V

Cette réfutation ne serait pas complète si je n'examinais quelques-unes des communications obtenues par M. Richet dans les conditions que l'on sait. Elles sont, d'après lui, d'une « extrême banalité ». Elles sont — ajoutait-il — le plus souvent « niaises et, fréquemment aussi, ordurières ».

« J'en donnerai quelques-unes, dit-il encore, telles quelles ont été obtenues, c'est-à-dire sans modifier les lettres que B. a inscrites au fur et à mesure de la réponse de la sonnerie électrique. On remarquera que souvent ces réponses ont besoin d'être corrigées, c'est-à-dire qu'il y a souvent des lettres erronées et que c'est fréquemment la lettre voisine qu'il faut prendre pour obtenir une réponse intelligente. »

Voici le premier exemple donné par M. Richet. Il contient les lettres suivantes :

T. A. B. S. Q. U. F. X. O. U. S. B. U. R. E. A. D. E. R. I. J. D. E. E. S. G. H. N. U. E. S. S. H. G. A. U. I. O. H. V. O. U. S. N. A. R. R. H. V. E. S. F. Z. B. R. I. E. N.

Cette dictée de 58 lettres n'a à première vue, aucun sens. Cependant ces lettres ne sont pas jetées là au hasard et il suffit de remplacer seulement 19 d'entre elles (19 sur 58) pour avoir une phrase correcte. En effet remplaçons : 1^{re} la 2^e et la 3^e lettres *b, s*, par *n, t*, nous avons le mot : *Tant*. 2^e la 7^e et la 8^e *f, x*, par *e, v*, nous avons les mots : *que vous*. 3^e la 12^e *b* par *a* et la 16^e *a* par *z*, nous avons : *aurez*. 4^e la 19^e *r* par *s*, nous avons : *des*. 4^e enlevons la 21^e qui est la lettre *j* et le mot : *idées* reste. 5^e remplaçons la 26^e *g* ; la 27^e *h* ; la 29^e *u* ; la 32^e *s* ; la 33^e *h* ; la 36^e *u* et la 39^e *h*, par *d, i, v, t, i, r, n*, nous obtenons ces mots : *d'investigation*. 6^e la 48^e *h* ; la 51^e *s* ; la 52^e *f* ; la 54^e *b*,

remplacées par r, k, e, a, donnent le sens des autres mots placés à la suite du mot *investigation*. Finalement la phrase entière est reconstituée en ces termes : *Tout que vous aurez des idées d'investigation vous n'arriverez à rien*. Voilà ce que l'*Inconscient* du médium, d'après la théorie de M. Richet, aurait produit.

Ainsi que le fait remarquer l'expérimentateur, celles des lettres qui déna-
turent les mots sont presque toujours les voisines des bonnes lettres. Le même fait se présente, assez souvent, dans les expériences de tables spiri-
tiques. L'*Intelligence* qui conduit le phénomène donnera, par exemple, un r, pour un i, un o, pour un e. Ce fait a peu d'importance et s'explique par l'inattention des personnes présentes qui peuvent se tromper en comptant les coups que frappe la table. Dans le cas signalé par M. Richet, il ne pouvait en être ainsi, grâce à la sonnerie électrique. On peut supposer toutefois que l'*Intelligence* (qu'on la nomme *Esprit désincarné* ou *Inconscient* du médium) pouvait être contrariée et troublée par la conversation assez bruyante, nous a-t-on dit, des assistants. Il est bon de faire remarquer aussi que, dans les expériences spirites, lorsque des erreurs se produisent et qu'un mot dépourvu de sens est donné, l'*Intelligence* qui se manifeste relève souvent l'erreur, séance tenante. Si on lui demande : Est-ce bien telle lettre que vous avez voulu dicter? elle répond *non*, corrige et rétablit le sens. C'est donc une intelligence absolument consciente, dans bien des cas du moins, de ce qu'elle fait et de ce qu'elle dit.

Passons à une autre communication de M. Richet, communication qui contient beaucoup plus de lettres exactes. La voici :

P. B. S. C. E. Q. U. E. S. T. I. O. N. S. Q. A. S. C. E. D. N. M. O. L. I. C. A. T. I. O. N. S.

En remplaçant la 2^e lettre *b* par *a*; la 4^e *c* par *u*; la 13^e *q* par *r*; la 18^e *e* par *u*; la 20^e *d* par *o* et la 21^e *n* par *o*, nous avons cette phrase : *Pas de questions, pas de complications*.

Il faut remarquer que M. Richet ne nous donne pas toute la scène. Il ne fait connaître que les réponses. Il est évident que les questions étaient fati-
gantes, embarrassantes, pour l'*Intelligence* à laquelle elles étaient adressées. La réponse ci-dessus s'explique très bien : « *Pas de questions* hors de ma
« portée, si vous voulez que je vous réponde : *pas de complications* trop diffi-
« ciles pour moi, si vous voulez que je vous comprenne. »

Le phénomène, à un moment donné, veut embarrasser les expérimenta-
teurs. Il répond en commençant sa phrase par la fin (1). En voici un exemple :

(1) Pareil procédé a été employé plusieurs fois. M. Russell Wallace cite un cas de ce genre. Une *intelligence* dicta devant lui, par le pied d'une table un nom à l'envers. Voy. le *Spiritisme devant la science*, par G. Delanne, page 196.

E. L. B. I. S. S. O. O. M. I. L. R. Z. E. D. N. A. M. D. D. S. U. O. V.

Remplacez la 8^e lettre *o* par *r*; enlevez la 12^e *r*; mettez à la place de la 19^e *d*, la lettre *e*; lisez ensuite en commençant par la dernière lettre et vous aurez cette phrase : *Tous demandez l'impossible.*

Qu'est-ce que cela prouve? Tout simplement que l'*Intelligence* ne voulait pas, ou ne pouvait pas comprendre les expérimentateurs et que M. Richet avait affaire, en ce moment, à un *Esprit* peu avancé. En est-il venu un autre pour les communications qui vont suivre? C'est possible, car elles paraissent plus remarquables, quoique présentées avec moins de détails. En voici les résultats, d'après M. Richet.

« On pourrait citer encore, dit-il, nombre d'expériences analogues; des vers français retournés, par exemple, et quantité de réponses grossières que je m'abstiens de reproduire ici.

« Nous avons eu aussi la composition d'un vers français imaginaire :

« *C'est l'hiver, le matin, il fait froid et il neige.* »

« Des vers français cités, demandés au hasard, deux l'ont été par des lettres retournées :

« *Ils ne mouraient pas, mais tous étaient frappés.*

« *Tombe aux pieds de ce seau à qui tu dois ta mère.*

« Enfin, dans une autre expérience, nous avons eu une réponse en anglais :

« I KNOW ONLY THE SLANG.

« Il faut remarquer que C., le médium, sait assez peu l'anglais pour qu'il n'ait pas compris tout de suite la signification du mot *slang*.

Si je comprends bien ce que M. Richet veut dire, la table sous la main de C., aurait dicté une phrase anglaise dont l'un des mots *slang*, qui veut dire *jargon*, n'aurait pas été traduit immédiatement par le médium, lorsque, la dictée obtenue, on a relu la phrase. Cela prouverait que l'*inconscient* de C. connaissait mieux la langue anglaise que son *conscient*, en d'autres termes que, dans les études restreintes de cette langue faites par C., l'hémisphère droit de son cerveau — l'hémisphère qui emmagasine les facultés mauvaises — se serait imprégné de plus de mots anglais que l'hémisphère gauche, qui pourtant est supérieur à l'autre puisqu'il recèle et émet les bonnes qualités de l'individu. Tout cela est difficilement soutenable. Voilà pourtant où le parti-pris nous conduit. Ne serait-il pas plus rationnel d'admettre qu'il y avait là *une autre intelligence*, à laquelle la langue anglaise était familière, et qui se servait de cette langue pour montrer sa parfaite indépendance aux expérimentateurs !

VI

Un rédacteur de la *Revue scientifique*, M. Fr. Paulhan, a essayé d'établir une théorie de la simultanéité des actes psychiques (1). S'inspirant du travail, que je viens d'examiner, de M. Richet, et aussi d'autres « manifestations particulières rentrant dans ce qu'on appelle en général le spiritisme », manifestations étudiées par M. Taine, dans sa préface de l'*Intelligence*, et par M. Pierre Janet dans la *Revue philosophique*, M. Paulhan se demande si, dans la vie normale, des dédoublements de cette nature, quoique moins accusés sont possibles et s'ils sont habituels.

M. Paulhan ne s'est pas servi de guéridon, parce qu'il craignait peut-être d'abandonner à son insu la *vie normale*, et il a procédé en se rendant très bien compte de ce qu'il faisait. Il a donc essayé les expériences suivantes : 1° « J'ai commencé — dit-il — par écrire des fragments de certaines pièces « de vers, tout en récitant des fragments d'autres pièces... L'expérience « réussissait en général, sans trop de fautes : les deux systèmes de mots et « d'images (j'avoue qu'il y a, pendant cette opération, moins d'images que « de mots) ne se croisaient pas trop et se développaient chacun à part. « Cependant il arrivait quelquefois qu'un mot passait de la pièce récitée « dans la pièce écrite. » 2° « J'ai varié ces expériences en essayant de réciter « deux vers à la fois ; il est clair qu'il faut les réciter de manières différentes « — l'une à voix basse, par exemple, l'autre tout à fait mentalement... Il « me faut, en général, beaucoup plus de temps pour articuler un vers que « pour me le représenter mentalement, quand cette représentation mentale « devient abstraite. Je puis aussi réciter à la fois deux pièces de vers diffé- « rentes, en articulant l'une et en laissant l'autre dans le domaine de la « représentation mentale ; mais les deux récitations ne se font pas sans « encombre et sans arrêt. L'attention oscille de l'une à l'autre, sans que « toutefois, à ce qu'il me semble, la conscience des deux disparaisse com- « plètement. » 3° « J'ai essayé encore de faire des opérations d'arithmétique « tout en récitant des vers. Par exemple, j'ai multiplié 45.924 par 835, en « récitant des vers de Leconte de Lisle. Il y a eu erreur dans deux chiffres « d'un des produits partiels et par suite du total. Toujours en récitant la « même poésie, j'ai soustrait 76.322.211 de 98.543.458. » 4° « J'ai essayé aussi « de faire deux multiplications à la fois, l'une en écrivant les chiffres du « produit de la main gauche, l'autre en écrivant les chiffres du produit « de la main droite... Les deux opérations faites simultanément m'ont « pris 38 secondes. La multiplication faite avec la main gauche, séparément

(1) Voy. *Revue scientifique* du 28 mai 1887.

« m'a pris 15 secondes: l'autre 8 secondes. Il y a donc ici une perte de
« temps réelle. Afin de me rendre compte de l'influence que la répétition
« pourrait exercer, j'ai recommencé à faire simultanément les deux mêmes
« opérations, j'y ai employé 36 secondes. La différence n'est pas très sensi-
« ble. » 5° « J'ai essayé encore d'appliquer le même procédé à l'acte d'écrire
« et de réciter simultanément un certain nombre de vers. J'écris les quatre
« premiers vers d'*Athalie* en récitant 11 vers de Musset (de 12 pieds). Le
« tout me prend 40 secondes. La récitation seule m'en prend 22, le fait
« d'écrire 31 environ, ce qui donne un total de 53. Il y a donc une petite
« différence en faveur des opérations simultanées. Enfin je récite à la fois
« mentalement des vers de Leconte de Lisle, et à voix basse le début d'*Athalie*
« — 8 vers de chaque pièce. L'opération double me prend 38 secondes, les
« deux opérations séparées m'en prennent 33. Il y a donc un retard pour
« l'opération double: le retard me paraît en grande partie dû au trouble,
« aux hésitations et aussi à la nécessité d'observer ce qui se passe en moi,
« et de diviser ainsi l'attention, mais à de certains moments, la simultanéité
« paraît évidente. »

Si la simultanéité était aussi évidente que le prétend M. Paulhan, il ne mettrait pas quelquefois plus de temps pour l'*opération double* qu'il n'en met pour les deux *opérations simples*, faites l'une après l'autre. Ce qui paraît évident surtout, c'est que, si l'on veut, tout à la fois, écrire par exemple, un vers et en réciter un autre, le vers qui va être écrit doit être, en quelque sorte, fixé dans les doigts, par un effort de volonté de l'expérimentateur. Celui-ci dit, tout d'abord, le vers mentalement, et soudain, sa plume le reproduit d'une façon toute mécanique; absolument comme la main d'un musicien reproduit machinalement, et tandis qu'il pense souvent à autre chose, les notes qu'il a, lui aussi, dans les doigts. Mais y a-t-il bien là, à proprement parler, une opération d'esprit? Il semblerait plutôt qu'il n'y en a que le reflet et que cette opération a *véritablement* eu lieu lorsque la volonté, un instant avant, commandait l'acte automatique.

Alors et tandis que la main suit l'impulsion donnée, la voix prononce un autre vers. Mais pour qu'il n'y ait pas d'erreur il est nécessaire que l'esprit surveille, en même temps que la voix articule les mots, le travail de la main; or, cette surveillance est presque inconsciente et il est assez difficile de s'en apercevoir. On constate pourtant qu'elle fait défaut lorsque la plume s'arrête brusquement, comme cela a lieu quelquefois dans le cours de la citation écrite, et que la main reproduit un des mots ou une partie seulement de l'un des mots, prononcés par la voix. Ce serait donc plutôt l'attention qui se dédoublerait que la conscience dont l'unité ne semble pas absolument atteinte dans ce cas.

Supposons pourtant qu'elle soit atteinte. Admettons que ce problème si difficile a été résolu par M. Paulhan et qu'il y a là simultanéité de deux actes psychiques équivalents. Ce fait démontrerait-il que la théorie spirite ne repose pas sur une base positive? Pas le moins du monde. En effet, bien que M. Paulhan cherche à faire un rapprochement entre le dédoublement (vrai ou faux) présenté par lui et d'autres manifestations particulières rentrant « dans ce qu'on appelle en général le spiritisme »; bien qu'il appelle à son aide la théorie de M. Richet, sur les mouvements inconscients — théorie que je viens de combattre — on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'une distance considérable sépare ses expériences de celles que nous faisons.

Mais laissons, pour le moment, les nôtres de côté et prenons seulement celles de M. Richet. Que se passe-t-il, dans le prétendu dédoublement observé par le savant directeur de la *Revue scientifique*? On y voit que le médium n'a aucun travail de pensée, aucun effort de mémoire à faire — ce « qui n'est pas le cas de M. Paulhan, déclarant qu'un fait à considérer c'est « la nécessité de s'observer soi-même pendant la double opération. » On y voit encore que le médium s'entretient avec ses amis, sur un sujet quelconque, tandis que la table se charge de jouer le grand rôle psychique et qu'elle joue ce rôle sans que le médium ait à se préoccuper de ce qu'elle dit. Il n'a donc pas besoin de s'observer lui-même comme dans le cas de M. Paulhan. « Et non seulement de s'observer, mais de se préparer à voir le moment où l'opération finira et de ne pas oublier celui où « elle a commencé. » Il y aurait donc, en supposant, je le répète, que nous admettions la théorie de la simultanéité des actes psychiques, un fait de tout autre ordre dans le phénomène de la table parlante.

Mais nos adversaires partent du simple pour arriver au composé, ce qui démontre leur logique et le désir qu'ils ont de trouver des arguments matérialistes pour expliquer ce qu'ils nomment le *surnaturel* — comme si le surnaturel pouvait exister. Ils disent donc, et c'est encore à M. Paulhan que j'emprunte ces lignes, que : « La personnalité psychique, complexe
« d'éléments psycho-organiques, s'associe plus ou moins ou tend à s'associer
« les phénomènes qui se produisent en nous. » Et que : « Toutes nos sen-
« sations, toutes nos idées s'associent ainsi, s'unissent, entrent au moins en
« rapport avec les tendances qui forment le *moi*. Mais qu'il arrive aussi et
« souvent que ces tendances se séparent et se dissocient. Quand la disso-
« ciation est très forte, ajoute M. Paulhan, nous avons les cas cités par
« MM. Taine et Pierre Janet. (Il aurait pu ajouter aussi : Et le cas cité par
« M. Charles Richet.) Quand, au contraire, continue-t-il, le groupe de
« tendances qui s'isole momentanément et vit, pour ainsi dire, en dehors
« de l'association systématique habituelle, est moins considérable et

« moins complexe, nous avons les faits de la vie normale imparfaite, etc.
 « Les faits que j'ai exposés ici rentrent dans ces dissociations partielles qui
 « semblent être de règle chez l'homme; peut-être mettent-ils particulière-
 « ment en lumière le mécanisme de ces phénomènes dans lesquels il n'y a
 « pas dédoublement du *moi* à proprement parler, mais bien activité séparée
 « et non harmonique de plusieurs systèmes psychiques. »

En résumé, il y aurait : 1^o L'état *normal* qui pourrait donner cependant des phénomènes de *dissociations partielles* mais sans dédoublement véritable du *moi*. Cette dissociation, produite par la seule volonté de l'individu agissant sur lui-même, serait de règle et naturelle chez l'homme. 2^o Un autre état, *anormal* sans doute, dans lequel la dissociation serait beaucoup plus forte et permettrait aux deux hémisphères (Richet, W. Meyers et autres) de fonctionner séparément et simultanément.

Voilà, si j'ai bien compris, ce que pensent nos adversaires. Malheureusement, ils ne peuvent dire si le médium, assis à la table parlante, est dans le premier état ou dans le second. Nous prétendons, nous, qu'il est dans le premier; et, comme nous avons vu beaucoup plus de faits spirites que MM. Richet, Taine, Janet, Paulhan, etc., nous apportons, à l'appui de notre dire, beaucoup mieux que des hypothèses.

Si M. Richet a rencontré — ce qui n'a rien d'étonnant — des personnes qui, comme il le dit, au lieu d'expérimenter les *faits spiritiques* avec « des « méthodes scientifiques, se contentaient de preuves insuffisantes et s'égarèrent dans le mysticisme, » il faudra bien qu'il reconnaisse un jour ou l'autre que tous les spirites ne procèdent pas ainsi. Toutefois nous devons lui savoir gré de cette autre déclaration, à savoir qu'il est *inadmissible* que ces mêmes faits soient traités comme des impostures. Il avait déjà dit cela, il y a deux ans, dans la *Revue philosophique*; il le répète aujourd'hui. Nous l'en remercions.

Voici maintenant comment il conclut : « *Toutes les forces dites surnaturelles « ne sont que des forces humaines, musculaires ou psychiques. Mais comme elles « sont soustraites à notre conscience, elles nous paraissent reconnaître une cause « différente de nous, explication qui est aussi peu rationnelle que possible.* »

Nous pouvons lui répondre que, plus tard, cette conclusion sera reconnue fausse. L'avenir dira, en effet, lesquels ont raison : de ceux qui se prononcent pour la négative sur des faits qu'ils ont examinés superficiellement, parce que le *parti-pris* matérialiste les influençait; ou de ceux qui affirment que ces faits ont pour cause des *intelligences indépendantes de nos organes*, parce que le caractère, l'importance de ces phénomènes et les conditions dans lesquelles ils se produisent, ne permettent pas de penser qu'ils émanent de l'*inconscient* hypothétique des médiums. ALEXANDRE VINCENT.

ORIGINE DES EFFETS CURATIFS DE L'HYPNOTISME

Sous ce titre, nous lisons dans le *Journal de Liège* du 13 août dernier l'article suivant consacré à l'analyse de la brochure publiée dernièrement par M. Delbœuf, professeur à l'Université (1) et dont voici un extrait :

La question qui a fait l'objet de cet opuscule a une haute portée philosophique, puisqu'elle tend à déterminer les rapports de l'activité réciproque de l'âme et du corps; elle est toute d'actualité et M. Delbœuf la place sous un jour où elle n'a pas encore été présentée.

En décembre 1885, il fut donné à M. Delbœuf de voir à la Salpêtrière M. Charcot faire naître une brûlure sur le bras d'une jeune hystérique, soumise pour la seconde fois à cette expérience, en lui persuadant que de la cire enflammée lui était tombée sur le poignet.

M. Delbœuf en concluait que l'imagination sollicitée pouvait bien faire apparaître et disparaître la douleur, mais que, si la douleur continuée produisait un mal, c'est-à-dire une altération corporelle, l'imagination était impuissante à la guérir.

C'est une expérience faite un jour sur une nommée J... qui mit M. Delbœuf sur la voie.

« Étaient présents à cette expérience, dit M. Delbœuf, entre autres personnes, les Drs L. de Rasquinet, Ch. Matheïn et M. L. Frédéricq, professeur de physiologie. A. J... éveillée, on lui demanda d'avancer la langue, et on la lui perça plusieurs fois avec une aiguille à bas qu'on fit aller et venir sans que la jeune fille donnât le moindre signe de douleur ou fit mine de la retirer.

« La plupart des assistants étaient émus; moi j'étais triomphant. Mais mon contentement fit bientôt place à certaines appréhensions, lorsque j'entendis une discussion s'engager entre les quatre docteurs sur les dangers de cette épreuve. Ils parlaient d'infection, d'abcès... J'en frémis encore. Aussi, ce jour-là et le lendemain, je ne cessais de m'informer avec anxiété auprès de J... si elle ne ressentait rien. Elle ne ressentait absolument rien.

« Cette innocuité absolue me parut des plus étranges. Chacun sait combien les moindres blessures de la langue, une morsure, une brûlure légère, un bouton, sont douloureuses, où, à tout le moins agaçantes, et J... ne s'apercevait de rien, elle dont la langue avait été trouée en plusieurs endroits.

« Tout à coup un trait de lumière traverse mon esprit : cette expérience était l'inverse de la brûlure par suggestion. Là, l'idée de la souffrance avait produit le mal; ici, l'absence de souffrance l'empêchait de se produire.

(1) Brochure in-8°. — Prix : 1 fr. 50; Paris, Félix Alcan.

« Au fait, il en était bien ainsi; mais, semble-t-il, on n'en avait jamais fait la remarque. J'avais souvent admiré combien vite disparaissaient, sans laisser aucune trace, les pinçons que je faisais avec une pince en acier au bras de mes sujets, lorsque je voulais m'assurer de leur insensibilité. Plusieurs fois la pince glissait, déchirait la peau, le sang jaillissait, et c'est à peine s'il subissait un peu de rougeur pendant quelques minutes. Sur tout autre personne, un serrement de ma pince, même assez faible, laissait une marque livide bien autrement persistante.

Il paraissait donc résulter de ces faits et d'autres semblables que, dans certains cas tout au moins, l'éloignement de la douleur empêchait l'inflammation des tissus.

Le 26 juin de l'année dernière, poursuit M. Delbœuf, je tombai sur un nouveau sujet d'expérience. Une jeune et forte paysanne de dix-neuf ans, ma voisine de campagne, avait un amoureux qu'un beau jour elle congédia, et qui, dans son dépit, chercha à la tuer. Le 15 juin, il lui avait tiré à bout portant quatre coups de revolver. Une balle l'avait atteinte et avait pénétré profondément par le dos dans les tissus. On n'avait pu l'extraire. Pendant plusieurs jours son état avait été des plus graves, même presque désespéré.

Quand je la vis, tout danger immédiat était écarté. Elle était d'une faiblesse extrême; pouvant à peine se tenir assise dans un fauteuil une demi-heure par jour, excessivement maigrie, les yeux démesurément ouverts et sans regard; toujours grelottant et toujours transpirant, vite épuisée par la parole, ne prenant que des aliments liquides et encore les vomissant, même le lait; presque pas de sommeil; douleurs continuels dans le ventre; miction pénible; selles rares et douloureuses; la blessure béante et entretenue telle par des mèches antiseptiques.

« Sans rien lui annoncer, je lui prends la main et lui demande de tenir ses yeux fixés sur les miens. Au bout d'une minute à peine, ils pleuraient; elle me dit qu'elle ne pourrait me regarder longtemps ainsi.

« Les parents assistaient curieux à la scène sans rien comprendre. Je n'osais aller jusqu'au sommeil. Néanmoins, je lui assurai que désormais elle digérerait ce que je lui ferais porter. Je lui fis donner ce jour-là une aile de poulet qui passa parfaitement.

« Le lendemain était un dimanche, et, comme la pièce où elle se tenait sert de cabaret, j'étais assez contrarié par l'allée et venue des chalands. Je me contentai donc de la regarder fixement de nouveau quelques instants, puis lui annonçai un paisible sommeil. La suggestion se réalisa. Elle digéra ce même jour une mince tranche de veau froid.

« Le lendemain, soutenue par une voisine, elle put se rendre péniblement chez moi. La distance est à peine de 40 mètres. Je l'hypnotisai tout à

fait, en quatre ou cinq minutes. Elle présenta immédiatement des phénomènes d'insensibilité, d'amnésie partielle, etc.; ses paupières tremblaient; elle m'entendait, me répondait, mais n'entendait pas les autres bruits, ni même ma voix quand je ne m'adressais pas à elle directement. Je fis disparaître, par le toucher et la pression, les douleurs qu'elle ressentait dans le ventre et lui suggérai que désormais elle émettrait selles et urines sans gêne, à preuve que, à peine rentrée chez elle, elle aurait envie d'uriner et pourrait s'assurer tout de suite de la vérité de ma prédiction.

« Réveillée, je la renvoyai, la suivis, et tout se passa conformément à la suggestion.

« Bref, le 30 juin, c'est à dire en cinq jours, elle était rétablie au point qu'elle pouvait coudre et tricoter debout sur le seuil de sa porte.

« Quelques jours après, je lui persuadai, dans son sommeil, qu'elle était en état de reprendre ses occupations ordinaires, que le jour même elle laverait sa maison sans éprouver de fatigue. C'est ce qui eut lieu.

« Quant à la plaie, elle allait se fermant à mesure que les forces revenaient; et, à la fin de la première semaine de juillet, elle était complètement cicatrisée. Cette campagnarde est bientôt après entrée au service d'une famille de Liège comme servante, et elle y est encore. (Tiré du *Messager de Liège*, 1^{er} octobre 1887.)

(À suivre.)

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

(Rappel, 18 octobre 1887.)

Qu'on dise de l'hypnotisme tout ce qu'on voudra! Défi à ses détracteurs de fournir un père, une mère qui hésite à en rechercher les bienfaits dans un cas comme le suivant, où son succès est son triomphe.

Une enfant est esclave depuis l'âge de deux ans, la petite malheureuse, d'un vice affreux. Elle a onze ans, et en paraît quinze, lorsqu'en désespoir de cause — car tous les moyens de guérison ont été tentés inutilement — sa mère l'amène à M. Auguste Voisin. C'est en décembre dernier. Le mal a pris une intensité telle qu'il faut avoir les yeux sur elle tout le long du jour et l'attacher la nuit. D'ailleurs elle ne peut supporter de rester seule dans sa chambre et ne permet pas à sa mère de la quitter un instant. Pour achever de peindre son état mental : le mensonge est tellement entré dans ses habitudes qu'elle ment à tout propos et ne dit jamais un mot de vrai.

Résolu de recourir à la suggestion hypnotique, M. Voisin essaie dans une première séance d'hypnotiser la malade. Il n'y parvient qu'à l'aide de la lampe au magnésium et obtient ainsi un état mixte, tenant à la fois de la

léthargie et du somnambulisme, suivi, au réveil, du souvenir des suggestions faites pendant le sommeil. Cette dernière circonstance excluait l'espoir d'un résultat rapide, celui-ci ayant le sommeil franchement léthargique pour condition. La première expérience avait lieu le 24 décembre.

15 janvier 1887, deuxième séance, au cours de laquelle il est suggéré à l'enfant de rompre avec ses deux vices : le mensonge et l'autre; suggestion contre laquelle elle proteste par une mimique très claire, exprimant à la fois et son mécontentement et la résolution de ne pas obéir. En effet, elle n'obéit point.

Cependant, après deux autres séances, quatre en tout, par conséquent, le 24 février, la mère a la joie d'annoncer une amélioration sensible : en toute une semaine la malade n'a eu que deux crises de son mal.

Il n'y avait qu'à continuer. Ce qu'on fit. Une séance tous les quinze jours. Le 2 juin — on en comptait onze à ce moment — des trois infirmités de l'enfant il ne restait plus que sa peur, la peur de rester seule; les deux vices avaient cédé.

Le 5 août dernier, la peur même était dissipée : guérison complète.

Allez dire du mal de l'hypnotisme à la mère de cette enfant.



Fait tiré de la pratique de M. Bernheim, de Nancy.

Un enfant de dix ans, comme le précédent, lui est amené par la mère également. Celui-ci est un garçon. Voici ses traits caractéristiques : indiscipliné, colère, paresseux. Le dernier de sa classe où il fait acte de présence le moins souvent possible. Singularité : refuse de manger de la viande sinon « depuis qu'il est au monde » comme le dit la relation que j'ai sous les yeux, au moins depuis qu'on a essayé, pour la première fois, de lui en mettre sous la dent. Quand ses parents insistent pour lui faire surmonter sa répugnance, l'aimable enfant s'emporte et leur jette à la tête ce qu'il a sous la main. C'est de tout cela que le médecin, dans la personne de M. Bernheim, est prié de le guérir si possible.

M. Bernheim l'endort facilement, et en deux ou trois séances lui inculque le goût de l'étude et de la viande. La cure, qui remonte à huit mois, s'est maintenue. Une mère aux anges!

Autre. Un jeune homme, dix-huit ans. Il a eu la fièvre typhoïde et n'en est pas mort.

On connaît ce dit mémorable : « La fièvre typhoïde, on en meurt ou on reste idiot; je le sais, je l'ai eue ». Notre jeune homme s'en était tiré à meilleur compte, n'étant qu'incapable d'application cérébrale, obsédé de vertiges, comme enveloppé de nuages (état que les médecins nomment obnubilation),

en proie à un malaise indéfinissable. Sa carrière était compromise. Cela durait depuis trois ans. En quelques séances la suggestion l'a débarrassé de tout cela et remis en possession de ses facultés.

Ce ne sont que des exemples. L'efficacité de la suggestion n'est pas moins incontestable en médecine morale que dans l'autre. Elle se révèle comme agent incomparable d'orthopédie morale.

Il est également certain que *bien manié*, comme dit M. Bernheim, cet agent est d'une innocuité parfaite : remarquez cette réserve : *bien manié*, qui est faite par M. Bernheim. Il donne la preuve et la raison aussi fortes l'une que l'autre de cette innocuité. La preuve : sur des milliers de sujets hypnotisés à Nancy, suivant la méthode douce et calmante en usage dans l'école de cette savante ville, on en est encore à voir se produire le plus minime accident.

Les raisons : ni le sommeil hypnotique ne diffère du sommeil naturel ; — les mêmes phénomènes : catalepsie, illusions, hallucinations, ne peuvent-ils être réalisés dans l'un comme dans l'autre ? — ni la suggestion dans le sommeil provoqué ne diffère de la suggestion dans l'état de veille. A la vérité elle est plus efficace dans le premier cas que dans l'autre, mais pourquoi, parce que le contrôle cérébral faisant défaut, les idées suggérées s'imposent, « elles entrent comme par effraction », dit énergiquement M. Bernheim.

La conséquence est que si les admonestations faites à un enfant dans les conditions de la vie ordinaire restent sans effet, la ressource reste de les lui renouveler pendant le sommeil provoqué ou même naturel.

Le sommeil provoqué ! La mère qui berce son enfant pour l'endormir, que fait-elle si elle ne lui suggère le sommeil ? « La mère est le premier des hypnotiseurs ». Et beaucoup de mères ne parlent-elles pas à leur enfant endormi ? Ne savent-elles pas qu'il les entend, bien qu'il ne se souvienne de rien au réveil ? Ne leur répond-il pas tout endormi ?

Quel inconvénient pourrait-il donc y avoir à choisir ce moment-là, comme M. Bernheim le demande, pour déposer la suggestion moralisatrice dans le cerveau de l'enfant malade ou infirme d'esprit ; le moment où ce cerveau peut le mieux s'en laisser imprégner ? La raison cherche cet inconvénient sans trouver et l'expérience prouve qu'il n'existe point. Par conséquent il n'y a qu'à accorder sa demande au savant de Nancy, c'est-à-dire à charger le médecin d'opérer dans l'école laïque, où la place rendue vacante par le départ du prêtre lui revient, toutes les cures morales que la médecine progressive est maintenant en mesure de faire.

VICTOR MEUNIER.

ÉCHOS SPIRITES D'AMÉRIQUE

New-York, 15 septembre 1887 : Depuis mon départ de Paris, en janvier dernier, je suis allé trois fois à Boston pour assister à des séances de matérialisation ; j'ai appris à connaître les médiums qui conviennent le mieux aux miens fluidiques, pour se matérialiser ; il en est par lesquels ils ne viennent nullement. L'Athènes de l'Amérique, Boston, est sans contredit le foyer le plus important du spiritisme, les médiums de toute sorte y abondent ; c'était jadis le centre du puritanisme ultra. On sort plus facilement du protestantisme que du romanisme. Le monde marche à vrai dire, et je pense qu'il marche plus vite chez nous que chez vous.

Onset, à une heure de Boston, est un village de 400 maisons et plus, bâties par des spirites qui y résident, en été principalement, endroit charmant sur le bord de la mer. On s'y amuse très bien, le spiritisme y est en pleine floraison et des familles résident sous des tentes. Il y a cinq ou six bons hôtels, des maisons de pension, restaurants, cafés, théâtre, skating ring, magasins, tout ce qu'il faut pour constituer une ville. Les canotiers et les pêcheurs de la Seine pourraient s'en donner là à cœur joie. Les meilleurs médiums et les conférenciers en renom sont engagés par le comité de l'Organisation à venir donner des séances publiques dans un bouquet d'arbres charmant, qui protège l'auditoire contre les ardeurs du soleil. La plateforme, ou le rostrum, est un coquet édifice en bois point, en demi-cercle ; à côté se trouve le bureau du comité de direction : parfois une société musicale joue des airs choisis ; un orgue est là en permanence, pour accompagner le chant des hymnes spirites, dont tous connaissent le recueil. Lorsqu'il pleut on se sert du Temple, grande bâtisse de bon goût, qui peut contenir plusieurs milliers de personnes.

Pendant mon séjour à Onset j'allais aux deux séances publiques le matin et l'après-midi ; je fus frappé de voir un médium, du nom de Styles, donner pendant une heure le nom des esprits présents, détailler leurs occupations sur la terre et bien d'autres détails ; l'un des assistants se levait chaque fois pour dire qu'il reconnaissait les esprits décrits. C'est un genre de médium-nité en vogue partout, et M. Styles est le plus fort d'entre eux.

Cinq médiums à matérialisation passent l'été à Onset et y donnent des séances. D'autres y viennent passer une quinzaine et vont ensuite dans d'autres *Camps Meetings*, situés dans d'autres États.

Car il y en a dans tous les États de l'Union, mais pas sur une échelle aussi importante qu'à Onset. J'y rencontrai, un jour, Mme Blake, médium de Brooklyn (en face de New-York), sur le bras de laquelle le nom d'une de mes

filles décédée s'imprima graduellement devant mes yeux, en grands caractères rouges et sur la peau soulevée, faisant saillie.

Mes expériences nombreuses ont servi à me faire voir l'arrière-scène où les trucs se commettent à l'insu de bien des médiums, tant il est vrai de dire que toute médaille a son revers, toute lumière a son ombre. J'avais remarqué, il y a dix et onze ans, chez Mme Stewart, dans l'honest, et chez Gordon à Philadelphie, deux bons médiums à matérialisation, que les manifestations se gâtaient *pour moi*, après avoir assisté à trente ou quarante séances chez l'une ou chez l'autre, et je dus n'y pas retourner. Le printemps dernier j'allai deux fois à Boston, pour assister aux séances des sœurs Berry, et de Mme Fay, le même phénomène se répéta en partie. J'appris de l'un de mes fils décédés (d'une manière directe), que chez les sœurs Berry, trois des miens qui venaient régulièrement, n'étaient que des substituts; c'est-à-dire que des esprits familiers, des médiums se présentaient à leur place. L'explication entière de ce fait serait trop longue, mais j'en eus la preuve. Je dis aux esprits quelle était leur fraude, et séance tenante je les renvoyai penauds. Chez Mme Jay, un de mes esprits familiers fut également représenté plusieurs fois par l'esprit contrôle du médium, Auntie, pourtant la séance était bonne. Dernièrement, à Onset, je voulus expérimenter encore une fois avec les sœurs Berry, mais avant la séance j'appelai mentalement le contrôle du cercle, Charlie, et lui dis que je préférerais n'avoir personne que d'avoir des substituts. Il me répondit qu'il ferait de son mieux pour empêcher ce que je détestais. La séance fut excellente, mais personne n'apparut pour moi. Je me retirai content, pour ne plus y retourner. Le mois d'août dernier, j'allai la première fois chez Mme Allen, médium à matérialisation, à Providence, dans l'état de Rhode Island; là j'assistai à quatre séances; deux de mes soi-disant filles, Joséphine et Marguerite, se présentèrent chaque fois. Je laissai venir sans arrière-pensée, sachant bien que je saurais s'il y avait substitution; j'appris directement qu'il n'y en avait pas eu dans le même sens, mais que mes deux filles s'étaient servies du corps du médium pour se présenter, l'animant et le dirigeant à volonté. Cette variété ne me plut pas plus que l'autre, et je discontinuai d'aller à ce cercle, tout en avertissant ce médium et les siens de ce que j'avais appris et constaté.

Ces scènes intimes peuvent donner à réfléchir à plus d'un, mais il ne faut pas croire que tout est fraude noire, ou simplement ombrée. Non, je sais pertinemment que quelques-uns des miens, esprits positifs, ne permettent pas à d'autres de venir à leur place. Quand les conditions sont mauvaises pour eux ils ne viennent pas. Mais tous les spirites ne sont pas médiums, pour être mis au fait, comme moi, de ce qui se passe. Donc sans

inconvenient il arrive toute sorte de choses aux investigateurs vulgaires. Enfin tout ce qui est à sa raison d'être.

Quand Mme Rossi fut exposée, le printemps dernier, à Boston, on trouva un ou deux compères et on découvrit ce médium dans le cabinet dans une toilette des plus simples. Ce fait doit arriver souvent à certains médiums, tendant trop la corde, qui donnent journellement des séances, et c'est assez de deux ou trois séances par semaine; cette fonction psychologique épuise fortement ceux qui s'y adonnent. La plupart des médiums à matérialisation ne durent que peu d'années, et, de forts et puissants, ils ne deviennent que des *fantômes*.

L'amour du gain est la pierre d'achoppement pour la plupart d'entre eux. Les esprits familiers de ces sortes de médiums ne sont pas d'un ordre élevé, et leurs scrupules moraux ne sont pas nombreux ni bien délicats, malgré leurs paroles et leur profession de foi. Pour être aptes à manier le matériel, comme ils le font, ils doivent être bien matériels eux-mêmes; c'est inévitable. Dernièrement ici, à New-York, une Mme Cadwel, excellent médium à matérialisation, est devenue paralytique par suite de ses très nombreuses séances, il n'y a pas le moindre doute. Chez elle les esprits venaient très bien, chantaient à pleine voix, délicieusement. J'ai vu la même chose dernièrement chez Mme Allen, à Providence.

Il y a trois espèces de phases de manifestations pour ce genre de médiumnité : la personnification, la transfiguration et la matérialisation indépendante et directe de l'esprit. Dans les deux premiers cas le corps du médium sert de matière première. Dans le second cas, qui est bien extraordinaire à vrai dire, pour nos notions arriérées, le semblant vaut bien l'original. En effet, comment font-ils, dira-t-on, pour donner aux médiums d'autres traits, d'autres expressions, et d'où viennent les toilettes variées, pour hommes et pour femmes, qui servent dans ces apparitions ? Ce n'est plus une simple incarnation de l'esprit, mais un tour de force bien supérieur.

J'ai pu constater, à Onset, à Boston et New-York, que la doctrine de la réincarnation est accueillie maintenant par un grand nombre de spirites américains. Les plus intelligents embrassent cette notion juste et consolante et la propagent. « *Ça ira*. »

Dans cette métropole américaine, New-York, il y a quatre médiums à matérialisation. Mme Sawyer, Mme Wells, Mme Williams et Mme Stoddart-Grey. J'ai assisté à quatre séances, dernièrement, chez la première; cette dame est consciente durant les séances, ce qui n'est pas ordinaire. Les manifestations chez elle sont parfois excellentes. J'ai vu, par exemple, un esprit flotter dans l'air, diagonalement, et un autre debout, sur le parquet, formant ainsi une espèce de croix; ce médium est en quelque sorte épuisé,

comme la plupart des autres, et les miens n'ont pu se présenter. Chez les trois autres médiums, le même sort a été mon lot. Il se peut que je retourne bientôt chez Mme Fay, à Boston, ou plusieurs des miens viennent se matérialiser sans intermédiaire fluidique, sans transfiguration. C'est le seul médium qui me convienne actuellement.

Je veux aller à Mexico passer une partie de l'hiver, pour y seconder les spirites assez nombreux, me dit-on. Je vous enverrai un compte-rendu de mon séjour dans la célèbre ville de Montézuma, d'où l'Espagne tira autrefois des monceaux d'or.

HENRY LACROIX.

NOTA : M. Lacroix nous a adressé trois vues photographiques du bocage où ont lieu les séances publiques à Onset ; elles sont très remarquablement réussies, et donnent bien la physionomie de ces réunions ; nous remercions fraternellement l'infatigable, le dévoué M. Henry Lacroix, ce chercheur de vérités.

L'une des photographies envoyées contient au moins 1,500 physionomies saisies sur le fait, au moment des conférences, sous de grands arbres.

OEUVRE DES LIBÉRÉES DE SAINT-LAZARE

A la conférence de Lausanne (Suisse), M^{me} Bogelot, présidente de l'OEuvre, s'est exprimée ainsi :

Mesdames, Messieurs : Permettez-moi tout d'abord de vous remercier de m'inviter à vous faire connaître l'OEuvre des Libérées de Saint-Lazare, à laquelle j'appartiens. Cette société s'occupe des prévenues, des femmes en prison et des libérées qui ont fini leur peine. C'est la seule prison pour femmes que nous ayons à Paris.

Mais, avant de parler de nous, laissez-moi saluer votre Fédération ; le sujet que vous traitez prime tous les autres ; il est le plus difficile à présenter. C'est au nom de la justice que vous faites vos revendications, et, le jour où vous aurez gagné votre cause, la grande question du sort de la femme sera résolue. C'est aux services rendus par l'OEuvres des Libérées de Saint-Lazare que je dois la sympathie que vous me témoignez. Je suis heureuse et fière d'être au milieu de vous. Je regrette de n'avoir pu consulter mes collègues avant mon départ : ils avaient quitté Paris. Cela m'empêche de prendre auprès de vous le titre de déléguée de notre société. C'est en mon nom personnel que je mets à votre service toute ma bonne volonté.

Je crois que, pour réussir dans le bien que nous cherchons à faire, nous devons choisir chacun un des côtés de la question humanitaire, celui le plus en rapport avec nos aptitudes, nos goûts et notre milieu ; l'étudier et

l'approfondir le plus possible, et apporter ensuite le fruit de nos observations dans des assemblées du genre de celle-ci. Nous sommes réunis ici pour nous occuper du sort de la femme. Nous allons la rencontrer toute la vie aux prises avec les difficultés qui lui sont faites. Dans le monde, les uns discutent ses droits, les autres l'écrasent de devoirs ; on se demande si elle sera admise à faire telles ou telles études, et si, après avoir obtenu les diplômes exigés pour certaines carrières, il lui sera permis de les utiliser et dans quelle mesure elle usera de ce droit. Des esprits libéraux et progressistes s'intéressent à la cause des femmes ; d'autres, plus craintifs ou égoïstes peut-être, voudraient en ralentir la marche pour retarder le succès. Il naît de ces opinions diverses des discussions qui sont toujours un profit pour la cause, car elles la font mieux connaître.

Mais, il faut bien l'avouer, la partie ne sera vraiment gagnée que le jour où il n'y aura plus de femmes en dehors du droit commun. Il n'y a pas d'hommes hors la loi, il ne doit pas y avoir de femmes hors la loi. Une telle injustice a pour conséquence l'abaissement et le mépris de la femme. C'est ce mépris qui fait préférer souvent la naissance du garçon à celle de la fille. C'est lui qui conduit à se désintéresser de l'inégalité des salaires entre l'homme et la femme, à travail égal.

Qu'importe que la femme soit exposée à mourir de faim ! L'homme n'ignore pas que le salaire insuffisant amène la misère, et la misère la honte. Le pain assuré donne seul la force de résister aux tentations et [aux séductions. Il faut des prostituées, la misère et la honte en facilitent le recrutement. Un semblable mépris se retrouve, hélas ! dans des classes qui paraissent mieux élevées. On y provoque chez la femme le désir de plaire, on excite sa jalousie ; elle met toutes ses facultés à la conquête des suffrages des hommes et veut à tout prix l'emporter sur une rivale, souvent imaginaire. Elle ne recueille, hélas ! après tous ses efforts, que le dédain et le mépris.

Madame de Barrau vous citait l'année dernière, au congrès de Londres, un fait à l'appui de ce manque de confiance de la femme en elle-même. Il y a quinze jours, j'ai été mise au courant d'un drame nouveau, plus émouvant encore, et la femme y a perdu la vie. Le mari travaillait peu et buvait beaucoup de ces affreuses boissons qui rendent fous et cruels ceux qui les absorbent. Il rentre à la maison : le dîner n'est pas prêt. Il fait une scène. La femme tremble et se hâte de terminer les préparatifs du repas. Elle cherche à calmer ce mari en fureur en lui faisant voir l'argent qu'elle a gagné par son travail ; elle lui présente aussi des objets de lingerie qu'elle va confectionner promptement, qu'elle reportera et qui seront un nouveau gain pour le ménage. Cet homme n'écoute rien. Il arrache des mains de sa femme le couteau dont elle se sert et le lui plonge dans le ventre.

La malheureuse était enceinte. Elle pousse un cri et retient ses entrailles qui s'échappent de son corps. D'un seul coup, il tue la mère et l'enfant. On la transporta à l'hôpital Beaujon, où elle vécut trois jours dans d'horribles souffrances. J'arrivai comme elle venait de rendre le dernier soupir; le mari avait été confronté avec la victime. La pauvre créature, pour innocenter ce mari, avait déclaré au début s'être blessée elle-même : mais sa mère, indignée, avait dénoncé le coupable. La victime plaida alors les circonstances atténuantes, me raconta la religieuse qui l'avait soignée.

« Dame! disait-elle, il était si mécontent, son dîner n'était pas prêt. » Que conclure de ceci? La tendresse seule poussait-elle cette femme à une telle indulgence? Non. Ce pauvre être se croyait fautif envers le maître qu'elle n'avait pas servi assez vite. Il l'avait punie cruellement, c'est vrai; mais elle s'inclinait devant l'autorité. Elle croyait encore à l'infériorité de son sexe. C'est l'esclave, elle subit son sort.

A quoi servirait la révolte? N'a-t-elle pas juré obéissance quand il l'a épousée? Ne lui a-t-on pas toujours enseigné que la femme est au monde pour les caprices de l'homme?

J'aurais dû, m'occupant de prisonnières, choisir peut-être un tel exemple de faiblesse et de résignation parmi des femmes tombées, souffrant de la faute commise et devant tout naturellement manquer de confiance en elles-mêmes. Mais j'ai pensé qu'il valait mieux, pour la cause que nous défendons, prendre pour type une femme foncièrement honnête, sur le point d'être mère, et qui, au moment de mourir, implore encore pour celui qui la tue. Cela prouve d'une façon plus concluante jusqu'où peut conduire le renoncement de la personnalité; aussi aidons la femme à croire en elle et à s'affranchir en se grandissant.

Grâce à la faveur que nous avons obtenue cette année de pouvoir visiter le Dépôt de la Préfecture de police, nous nous associons plus intimement, mesdames et messieurs, à vos travaux de la *Fédération* et à ceux de la *Protection de la jeune fille*. Nous rencontrons dans ces visites au Dépôt des filles mineures que nous pouvons arracher à la prostitution et rendre à leur famille, si elles en ont une de convenable, voulant bien les recevoir. En attendant le pardon désiré, nous remplaçons la famille absente. La seconde partie du programme de notre société est : « Préserver la femme en danger de se perdre. » Pour atteindre ce but, nous avons fondé deux modestes asiles pouvant recevoir indistinctement des femmes et des enfants : car l'enfant est presque toujours l'obstacle au relèvement de la femme et souvent aussi la cause d'une chute plus profonde. Ce sont nos moyens de sauvetage et de préservation.

Nous proposerons à notre assemblée générale du mois de janvier 1888

d'ajouter à notre titre un complément nécessaire, souhaité depuis longtemps. Notre OEuvre pourrait s'appeler désormais, si notre proposition est adoptée : *Œuvres des libérées de Saint-Lazare et asiles temporaires pour femmes et enfants*. Dès le mois de juin 1884, nous nous occupions de ce changement dans nos séances du conseil, et s'il n'a pas eu lieu à cette époque, c'est que nous avions peur de compliquer les choses et de retarder la reconnaissance d'utilité publique qui était sur le point de nous être accordée. Nous fûmes, en effet, reconnus le 26 janvier 1885.

En réalité, nous marchons sous ce titre depuis le mois de décembre 1883, car notre société reçoit dans ses asiles, depuis cette époque, des femme libérées, des filles-mères et leurs bébés, des femmes abandonnées par leurs maris, des filles mineures, dont nous tentons d'éviter l'inscription au bureau des mœurs, et des enfants dont les mères sont en prison ou à l'hôpital, ou dans l'impossibilité de les garder temporairement. Nous cherchons, pour ces enfants, l'asile définitif qui pourra les recevoir et où ils seront élevés et instruits. Nous y avons même reçu des personnes mises en observation par des juges d'instruction. Ces malheureuses prévenues, après un examen médical, furent reconnues irresponsables des fautes commises et rendues à leur famille avec une ordonnance de non-lieu. Cette catégorie d'infortunées que nous pouvons soulager est une joie pour notre OEuvre et un bienfait réel au point de vue social.

Je ne crois pas trop m'avancer en disant que l'OEuvre des Libérées de Saint-Lazare est en union avec toutes les sociétés qui s'occupent du sort de la femme et de l'enfant, et qu'elles s'associe de grand cœur à tout ce qui sera tenté auprès des Parlements pour hâter toutes les modifications nécessaires et possibles dans les lois qui auront pour but d'améliorer le sort des faibles et des déshérités.

Je remercie les membres de cette assemblée de la bienveillance avec laquelle ils m'ont écoutée. Je m'excuse d'avoir donné des renseignements aussi détaillés sur notre OEuvre; mais je l'ai cru nécessaire pour nos relations. Je demande, en terminant, la permission de formuler des vœux : Que toutes les sociétés se donnent la main; Que nous apprenions à mieux nous connaître individuellement; Que nous sacrifions, à certaines heures, nos personnes à la cause que nous représentons; Que nous soyons toujours unis dans une même pensée de solidarité quand il s'agit de défendre les droits de la femme et de l'enfant.

Il y a des sociétés dont les titres effraient : celles-là réclament de leurs membres plus d'activité et de conviction. Telles sont votre Fédération et notre Société des Libérées de Saint-Lazare. Ce qui fit dire à madame de Morsier, dans un récent discours, que nos œuvres sont sœurs,

et madame de Barrau vous démontrait aussi, dans le rapport qu'elle eut le plaisir de vous présenter l'année dernière, combien nous étions en communion d'idées avec vous en nous occupant à Saint-Lazare des femmes de la première section qui s'acheminent, fatalement poussées par la misère et l'ignorance, vers la deuxième section, qui est celle des prostituées.

Nous tentons tous, ici présents, de soulager ces misères. Cela ne suffit pas. C'est l'avenir meilleur de la femme qui est notre grande préoccupation. C'est aux congrès qu'il appartient de résoudre les graves problèmes. Des spécialistes, des théoriciens, des penseurs viennent apporter dans ces assemblées le fruit de leurs recherches et de leurs observations. Ce sont les éclaireurs, les pionniers des grandes causes.

ISABELLE BOGELOT.

Extrait des statuts de l'Œuvre de Saint-Lazare : Art. 2. — La Société a pour but de préserver la femme en danger de se perdre et de fournir aux libérées le moyen de se réhabiliter. — Art. 3. Les femmes patronnées sont réparties en deux classes distinctes : 1^{re} les préservées ; 2^o les prévenues et les condamnées rendues à la liberté. — Art. 4. La Société se compose de membres protecteurs et de membres honoraires, de membres titulaires et de membres correspondants. — Art. 5. Le titre de protecteur peut être donné par le Conseil aux personnes dont la Société peut être fière de revendiquer le patronage ; celui de membre honoraire est accordé aux personnes qui ont rendu ou qui rendront à l'Œuvre d'importants services. — Art. 6. Sont membres titulaires les personnes que le Conseil admet sur la présentation d'un membre et qui paient une cotisation de 5 francs au moins, ou 100 francs une fois payés. — Art. 26. Tous les ans, au mois de janvier, il est convoqué une Assemblée générale des membres de la Société. — Art. 30. Les noms des protecteurs, des membres honoraires, titulaires et correspondants, sont publiés dans le Bulletin de l'Œuvre.

L'Œuvre des Libérées de Saint-Lazare reçoit avec reconnaissance le vieux linge et les vieux vêtements de femme et d'enfant qu'on veut bien lui adresser pour le vestiaire, au secrétariat, 28, place Dauphine.

Note : En vue d'éviter toute méprise, nous appelons l'attention des personnes généreuses qui s'intéressent à l'Œuvre des libérées de Saint-Lazare sur un fait qu'expliquent amplement les tendances humanitaires de notre époque, et l'étude des problèmes pénitentiaires : le nombre des sociétés philanthropiques qui s'occupent des prisonniers s'est beaucoup accru, et il arrive parfois que d'autres œuvres sont confondues avec l'Œuvre des libérées de Saint-Lazare, qui seule a droit à cette dénomination.

Nous ferons aussi remarquer que, tout en faisant un chaleureux appel aux adhésions et aux sympathies dont les infortunes qui nous sollicitent ont un si grand besoin, cependant nous ne faisons jamais qu'éter à domicile, ce qui est contraire à la tradition de l'Œuvre depuis ses débuts. Toute quête faite au nom d'une œuvre des prisons, quelle que soit son origine, n'est donc jamais faite au profit de l'Œuvre des libérées de Saint-Lazare, qui s'est toujours abstenue de ce moyen de pourvoir aux exigences de ses nombreux services.

Note de la rédaction : Tout ce qui concerne les âmes souffrantes, sur cette terre ou dans l'erraticité, doit préoccuper les spirites qui se savent solidaires avec leurs frères en

humanité ; l'Œuvre des libérées de Saint-Lazare nous est donc sympathique à tous les titres, car des femmes au cœur élevé, de belles intelligences dirigent ce mouvement social du relèvement des déshéritées, tant au point de vue moral qu'au point de vue intellectuel.

Divers : UN DE NOS F. E. S., Agé de 30 ans, célibataire, distingué, instruit, magnétiseur-hypnotiseur, contentieux et correspondant, cherche par suite de revers de fortune un emploi de régisseur, secrétaire particulier ou autre. — Se chargerait au besoin de l'éducation d'un jeune homme. Recommandations : 8 références à disposition. Ecrire sous chiffre J. C. 210 poste restante à Genève (Suisse).

GRAND CONCOURS INTERNATIONAL DES SCIENCES ET DE L'INDUSTRIE A BRUXELLES EN 1888. — A tous les degrés le travail humain sera représenté au grand concours international de 1888 et la classification spéciale adoptée aidera à son progrès et à sa glorification ; mais surtout les classes réservées aux petites industries, au travail en chambre, aux associations de prévoyance, de secours mutuels et autres institutions d'économie populaire, présenteront un intérêt particulier. Il faut faire connaître et encourager les institutions créées, soit par les chefs d'industrie en faveur de leurs ouvriers, soit par l'Etat ou les villes, pour aider puissamment à l'amélioration de la condition physique et morale des citoyens. Il est évident que les bons vouloirs et les compétences qui, dès le début, n'ont cessé de se grouper autour de l'œuvre du grand concours ne lui feront pas défaut. C'est aux laborieux, aux travailleurs, aux groupes et syndicats ouvriers ou agricoles d'aider à cet effort, dont la réussite complète les intéresse si directement.

Mais aussi, ce qui est essentiellement désirable, c'est la participation des administrateurs de toutes les Sociétés du pays, dont le dévouement et les aptitudes spéciales ont fait la réputation de la France sur le champ de la mutualité. C'est à eux surtout qu'il appartient d'apporter le concours de leurs connaissances éclairées, le fruit de leur expérience et de leurs travaux. Il faut stimuler toutes les initiatives, rechercher et encourager tous les mérites, surtout les mérites, si nombreux, qui s'ignorent ou se dérobent. Les renseignements qui nous sont parvenus et les documents que nous avons sous les yeux nous permettent d'affirmer que cette haute et grave mission a été très habilement et très impartialement remplie par ceux qui l'ont entreprise. C'est un succès de plus pour l'œuvre, et les résultats apparaîtront à la masse des laborieux, comme un témoignage de l'intérêt que prennent à leur situation tous ceux qui se plaisent à consacrer toutes leurs forces, tous leurs moyens, au progrès et à l'humanité.

LÉON SOMZÉE,

Membre de la chambre des représentants,

22, rue des Palais, à Bruxelles.

MADAME HOILEUX, médium bien connu des anciens spirites, a marié sa fille Mlle Amélie, avec M. PAUL MAIN, fils d'un spirite sincère et dévoué ; puisse cette union être heureuse au gré de nos vœux fraternels.

Mlle THIRY s'est mariée civilement le 10 octobre dernier, à la mairie de Sedan, et spiritement à une heure, à la salle du groupe Saint-Jean, fondé par M. M. T. Bemuth : une conférence a eu lieu dans cette salle après la bénédiction donnée aux jeunes mariés par leurs parents ; le soir, séance dans laquelle les assistants ont eu de très belles manifestations et des apports de fleurs.

Dans les Ardennes, cette cérémonie est la première de cet ordre, et Mme Thiry a tenu à ce qu'elle soit connue, pour aider à la diffusion du spiritisme.

DOCTEUR WAHU

Nice 12 octobre 1887 : Le docteur Wahu, si avantageusement connu du monde spirite par ses ouvrages, vient de mourir à l'âge de 85 ans, dans son dernier domicile, à Nice, 57, rue de France.

Ayant eu l'avantage de le connaître en Algérie à l'époque où, collaborateur du *Journal l'Algérie française*, nous nous trouvions en accord d'idées pour combattre (en faveur de la bonne cause) l'enseignement congréganiste, je me fais un devoir de vous adresser ces lignes en vous priant de les accueillir pour faire l'éloge de ce logicien profondément érudit et doublé d'un moraliste; je laisse à des plumes plus autorisées que la mienne le soin de rendre un légitime hommage à la mémoire de cet homme de bien.

J'ai regretté que la carte qui m'a informé de son décès me soit parvenue trop tard pour me permettre d'assister à ses obsèques qui, m'a-t-on affirmé, ont été des plus modestes; son convoi funèbre ne se composait que d'un petit nombre d'amis; il avait déclaré ne vouloir ni honneurs militaires, ni assistance de la Société des lettres de Nice, dont il était membre, connaissant mieux que d'autres ce qu'est le vain éclat des vanités et des grandeurs terrestres; il pensait que le plus beau titre de gloire devant Dieu se trouve dans la morale et le dévouement fraternel pour ses semblables, bien pratiqué, selon la justice.

Partisan dévoué de la doctrine d'Allan Kardec, il vécut en vrai spirite, il est mort de même.

Ayant fait deux visites à sa villa Albert de Saint-Pons, où il vivait en véritable cénobite entouré des soins assidus de sa digne épouse qu'il qualifiait de *mon bon ange de charité*! il m'écrivit la lettre suivante qui renferme le fond de ses idées, de ses convictions spiritiques : Je la transcris textuellement :

« Villa Albert, Saint-Pons près Nice, 9 mai 1884. *Cher Monsieur,*

« Je vous remercie d'avoir bien voulu me communiquer les deux brochures
« que je vous renvoie aujourd'hui.

« J'ai reçu ces brochures quand elles ont paru et je n'ai jamais su qui
« avait eu la gracieuseté de m'en faire cadeau.

« Dans tous les cas, si c'est quelqu'un qui a voulu me convertir à l'évan-
« gile de Boustaing, il a complètement perdu son temps. Je suis un spirite
« de la première heure. Depuis vingt ans, je me suis occupé de la doctrine
« spirite *tous les jours* et je puis dire *toutes les nuits*, car toutes les fois que
« pendant la nuit, j'avais quelques instants sans sommeil, je réfléchissais
« à cette doctrine qui apportera des modifications si radicales entre les
« humains terrestres dans leurs rapports réciproques.

« Le temps de ces modifications n'est pas encore venu, mais il viendra.
« Moi qui depuis si longtemps ai étudié l'antiquité, et qui ne fais pas dater
« le commencement du progrès humain de Jésus, lequel n'a fait que *répéter*
« la parole de charité : — aimez-vous les uns les autres; ne faites pas aux
« autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit, — je ne puis accepter
« les évangiles comme le pivot du progrès humanitaire. Ceux qui prennent
« cette parole de Jésus pour quelque chose de nouveau, ignorent que bien
« des milliers d'années avant sa naissance, cela, et bien d'autres choses tout
« aussi belles, avait été dit par plusieurs grands instructeurs de l'humanité
« terrestre.

« Je vénérerai toujours Jésus de la même manière que je vénère Christna,
« Sakia-Mouny, Confucius, etc., etc. Mais je ne le regarderai jamais comme
« un être supérieur à eux.

« Il est venu l'avant-dernier, ce n'est pas une raison pour en faire un Dieu.
« Quant aux quatre évangiles qui ont survécu à 50 autres, ils n'ont été
« rédigés que 150 ou 200 ans après sa mort et aucun des apôtres n'en a eu
« connaissance; ni Paul non plus, lui qui est le véritable fondateur de la
« religion chrétienne.

« Que de choses s'en iront en fumée, que beaucoup d'hommes considè-
« rent encore aujourd'hui comme d'incbranlables rochers! »

Veillez agréer, etc., signé : Dr WAHU.

Voilà certes une lettre qui prouve la grandeur des vues de celui qui laisse dans nos rangs un si grand vide; nous reconnaissons le docteur Wahu comme un énergique et dévoué défenseur du spiritisme, en même temps qu'un de ses plus zélés propagateurs. On dira de lui qu'il combattit le bon combat pour le triomphe du vrai, du juste et du bien.

Sachons le reconnaître. Dans notre siècle d'égoïsme et d'intérêts cupides, il faut un courage éprouvé, bien du savoir, pour attaquer de front, avec les armes de la logique et du bon sens, la superstition et le matérialisme, ces deux ennemis déclarés de la société moderne; nous en trouvons le témoignage dans les deux principaux ouvrages du Dr Wahu : *Le syllabes et la société moderne*, et *Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes*, livres dont il me fit le gracieux hommage, et que précieusement je conserverai.

Ennemi déclaré des préjugés, il lutta constamment contre le dogmatisme que dans la nuit du moyen âge, les sectes religieuses ont créé pour arrêter la marche du progrès de l'esprit humain.

Infatigable jusqu'au dernier jour malgré sa frêle santé, le docteur Wahu est mort sur la brèche, il reste dans notre souvenir comme un modèle à suivre de persévérance et de franchise.

Cette haute intelligence occupe une place élevée dans les régions immortelles; elle viendra nous éclairer et rayonner en esprit sur nous, pour contribuer à la propagande du spirilisme, nous aider dans sa diffusion, pour moraliser l'humanité et dissiper l'ignorance et l'erreur qui l'aveuglent et l'égarent.

Il a défriché le terrain et su creuser le sillon pour y semer le bon grain; à nous de continuer l'œuvre; les générations futures récolteront la moisson de vérité en se pénétrant de ces paroles: « La mort du corps est la naissance « de l'esprit à une autre phase de sa vie immortelle. »

Recevez, monsieur et cher F.E.S., l'expression de mes meilleurs sentiments.

CH. NOZEREAU.

CONNAIS-TU CE PAYS?...

Récit véridique extrait du *Rébus*, journal russe Spiritualiste.

« Il est au ciel et sur la terre des choses auxquelles nous, sages, n'avons jamais songé : *Shakespeare*. » Il démontre ici, dans un poétique langage, qu'à travers la durée des temps, la mort touche à la naissance, le berceau à la tombe, — dis-je en regardant la pendule, dont les aiguilles marquaient onze heures.

Cette dernière heure de l'année n'est pas sans dangers, mon cousin, elle peut faire revivre les douloureux souvenirs, les alarmes assoupies, les espérances devenues muettes. Si nous restons encore silencieux, nous songerons, sans doute, à tout ce qui s'est passé depuis le commencement de l'année jusqu'à présent, à ce qui nous arrivera dans l'année qui va commencer; à ceux que nous avons perdus dans les deux dernières années; puis à ceux qui disparaîtront d'aujourd'hui en deux ans, etc. Or, cela ne mène à rien. Pour éviter ce danger, raconte-moi quelque chose, mon cher cousin; tu as tant vu et entendu dans ta vie. Mais fais-moi un récit extraordinaire, et tel qu'il nous fasse oublier nos propres soucis.

Mon cousin releva noblement sa belle tête déjà blanchie par les années; il me regarda avec un indulgent sourire qui me portait à comparer sa longue et orageuse vie avec la mienne relativement si brève encore; puis, de son regard il parcourut la chambre, et, s'adossant à la muraille opposée, regarda longuement un piano dont le clavier paraissait d'une blancheur éclatante dans la faible lumière de la lampe du cabinet.

Nous étions seuls.

Te raconter quelque chose, répéta-t-il lentement. Eh bien, je vais te dire un fait surprenant dont je fus témoin la veille de la nouvelle année et que ces touches blanches du piano m'ont rappelé. Mais, d'abord, je t'avoue que si

tu n'étais ici, je le fermerais sur le champ; telle est la désagréable impression que me cause la vue d'un piano ouvert dans une chambre sombre et pendant une veillée silencieuse et tranquille.

Non, non, laisse-le, mon enfant, ajouta-t-il en apercevant mon mouvement, écoute d'abord, et peut-être sur la propre impression, tu tiendras désormais, le soir, le piano fermé.

C'est donc quelque chose touchant le spiritisme? dis-je en m'asseyant sur le canapé avec le mouvement instinctif que nous faisons involontairement pour écouter les récits intéressants.

J'aime beaucoup les entretiens au sujet des esprits; sans doute parce qu'il ne m'est jamais rien arrivé ayant rapport à eux.

De tels faits sont différemment commentés dans le monde; les uns les nomment visions chimériques, les autres révélations surnaturelles, d'autres encore les traitent de fables n'ayant pas même la délicate vraisemblance de l'allégorie. Je te laisse libre dans le choix d'une de ces trois opinions.

Il garda le silence quelques instants, jeta son cigare presque terminé et commença ainsi :

Je ne sais si je t'ai déjà parlé de mon ami Stéphane; non, peut-être, car ce sujet m'attriste; je l'aimais beaucoup. C'était l'homme le plus élégant, et sa femme, la plus charmante femme du monde. Ta mère les a connus et peut te dire comment furent enlevées toutes ces rares perfections.

Ils se ressemblaient d'une façon extraordinaire et l'expression de leurs yeux était telle que lorsqu'ils se regardaient, on pouvait dire qu'il n'y avait dans ces deux êtres qu'une seule et même âme. Mais ce regard était singulier, il était plus pénétrant qu'aucun autre; une lumière intérieure s'y réfléchissait plus profondément que dans tous les autres regards humains; il avait une telle tristesse qu'ils semblaient tous deux être menacés à chaque instant d'une éternelle séparation. Il est impossible de se faire une idée de cette expression navrante lorsqu'on ne l'a pas remarquée soi-même; dans toute ma vie, à peine l'ai-je rencontrée quelquefois, et seulement dans des tableaux. Quelques portraits de maîtres célèbres, représentant l'abandon d'une personnalité idéale ou artistique ont un semblable regard. Parmi les vivants, je ne l'ai jamais vu que dans Stéphane et sa femme.

Ce pronostic beau et triste ne fut pas trompeur.

Le mari souffrait d'une maladie de cœur, la femme était menacée de phthisie, même avant son mariage.

L'un et l'autre aimaient passionnément la musique et s'ils avaient voyagé pour donner des concerts, l'Europe entière eût été ravie, charmée comme l'étaient les quelques rares amis qui pouvaient les entendre. Mais ils se souciaient peu de gloire; ils vivaient l'un pour l'autre, pour l'art, bénissant

leur opulence qui les éloignait des inquiétudes de la vie et de la haine des envieux. Ils habitaient la campagne, dans un milieu tel que pouvait seulement le créer leur artistique nature. J'étais charmé chaque fois que je les visitais; il me semblait arriver dans quelque antique Arcadie. Pendant des heures entières, je les regardais et les écoutais, car ils improvisaient, lui sur le violon, elle sur le piano, avec une puissance majestueuse et une joie mystérieuse telle, que leur vie semblait un poème d'amour pour les yeux et pour l'âme.

Mais de semblables félicités durent peu en ce monde. Une année ne s'était pas écoulée après leur mariage que Stéphane conduisait sa bien-aimée Lucie en Italie...

Trois mois après, il s'en revint seul et si horriblement calme que je me sentis frissonner, en le voyant atterré, muet et comme un homme abîmé dans le désespoir.

Il fuyait le monde, s'attachait à moi avec un redoublement d'affection, venait souvent me voir à Varsovie, ne parlait jamais de son isolement loin de la bien-aimée, et abandonnait tout à fait son violon.

Il sortit une fois de son inertie mortelle. La raison de cet événement fut qu'un orgue de Barbarie se mit à jouer sous la fenêtre l'air de *Mignon* : *Connais-tu ce pays?* Stéphane bondit alors sur le divan, se roula dessus comme un insensé en se bouchant les oreilles, puis se mit à pleurer comme un enfant. La cause de cette émotion m'était connue jusqu'à un certain point : je me souvenais que Lucie aimait cet air plus que tout autre parce que, sur cette mélodie, Stéphane lui avait fait sa demande en mariage et qu'en ce temps, ils le jouaient plus souvent que tous les autres morceaux. Mais j'ignorais qu'à ce souvenir, s'en ajoutait encore un plus poignant. Stéphane m'en parla à la fin lorsqu'il se fut un peu calmé.

Il me dit que la veille de la nouvelle année, dans la villa italienne, où fatalement tout son bonheur fut enseveli sous les cyprès dans l'espace de quelques mois, pendant une soirée merveilleuse et parfumée, ils avaient tous deux répété cet air plusieurs fois, comme ne pouvant se lasser de l'entendre, et qu'il avait éveillé leurs pressentiments d'une façon malheureusement trop précise.

Ce jour-là Lucie semblait renaître à la vie; ses doigts amaigris couraient avec bonheur sur le clavier. Stéphane s'était approché plusieurs fois, la suppliant de ne pas se fatiguer ainsi. Enfin, elle laissa retomber ses mains, s'approcha de lui, et appuyant la tête contre sa poitrine, elle lui dit :

Je sais que je ne me mettrai plus jamais au piano; mais souviens-toi de ce jour, Stéphane. Lorsque dans le monde des âmes, je m'affligerai à ton souvenir, je viendrai jouer ce même air avec toi la veille de la nouvelle

année : si tu m'accompagnes, ce sera une preuve que sans moi tu vis dans la douleur ; alors nous nous réunirons... ; sinon, je m'en irai, et tu ne m'entendras plus jamais.

Il n'y avait en cela rien de surnaturel, qu'un pressentiment l'avertit qu'elle mourrait dans deux jours et ne devait plus toucher au clavier ; les mourants en ont souvent de semblables, mais ce qui me frappa fut la ferme confiance, la foi inébranlable avec laquelle Stéphane avait reçu le fantastique testament de sa femme. Je ne jugeai pas à propos de discuter avec lui, parce qu'en telles occasions, la discussion ne mène à rien, et je laissai au temps le soin de le convaincre de la frivolité de telles croyances.

Deux années s'écoulèrent ainsi, et le monde, jugeant sur les apparences, pouvait dire que Stéphane avait oublié sa femme. Lorsqu'on lui parlait de se remarier, il ne répondait ni oui, ni non, était toujours parfaitement calme, s'occupait de l'administration de ses biens considérables et jouait même quelquefois, quoique rarement.

Pour Noël, il m'invita à l'aller voir à la campagne. Je partis, et passai quelques jours très agréablement en conversations intimes, lectures, promenades en traîneaux, etc.

Nous allâmes aussi visiter quelques voisins qui avaient de fort belles jeunes filles, le veuf s'y récréait un peu.

La veille de la nouvelle année me trouva chez Stéphane. Après le thé, nous nous retirâmes dans son cabinet pour fumer. On nous apporta du vin, des liqueurs, du café, et nous restâmes seuls. La nuit était froide et calme, la lune brillait dans un ciel serein. Deux chambres nous séparaient du salon, elles n'étaient pas éclairées, et tout restait obscur à l'exception du cabinet. Les vitres des fenêtres carrées nous montraient, par les portes ouvertes, une longue suite de vitres blenâtres que le clair de lune reflétait sur le plancher.

Nous causions d'une chose ou d'une autre, et, comme il arrive souvent, peu à peu nous nous tûmes tout à fait, chacun de nous se renfermant dans ses propres pensées.

Comme tu le remarquais, il n'y a qu'un moment, la dernière heure de l'année n'est pas sans danger.

Stéphane était assis près de moi, dans un fauteuil bleu, laissant échapper lentement des images de fumée. Sa tête d'un blond pâle était rejetée en arrière sur le velours sombre du meuble. Son beau et triste visage empruntait un charme de plus à son vaste appartement. Ses yeux extraordinaires, donnés seulement aux élus de Dieu, immobiles, regardaient en face de lui. Un temps assez long s'écoula de cette manière.

Tout à coup, mon ami frissonna, pâlit étrangement, dirigea son regard

vers la porte conduisant dans les chambres silencieuses et désertes ; puis il prit la pose d'un homme qui écoute attentivement.

Je m'en aperçus et je ne sais pourquoi un tremblement extraordinaire s'empara de moi. Il me semblait que mon front se comprimait, et le calme qui nous entourait me parut alors redoubler, mystérieux et terrible.

Stéphane se leva subitement, s'avança au milieu de la pièce, puis étendant la main vers la porte : Entends-tu ? me demanda-t-il d'une voix calme.

A ce moment, je frissonnai de la tête aux pieds.

Qu'y a-t-il ? dis-je me levant aussi et m'avançant vers lui.

Entends-tu ?... répétait Stéphane. — Elle joue !...

Ses yeux étaient largement ouverts, il était d'une mortelle pâleur ; je touchai sa main, elle était glacée.

Pour l'amour de Dieu !... Stéphane, m'écriai-je, reviens à toi !... Que vois-tu ?

Mais il me repoussa avec force. Tais-toi ! supplia-t-il, n'interromps pas !...

Et dans un ton d'inexprimable reproche, il ajouta : Ah tu l'as fait fuir !...

Il attendit de nouveau quelques instants, les sourcils contractés, sans se retourner vers l'endroit d'où semblait venir le bruit, et moi, pétrifié par un effroi jusqu'alors inconnu, je n'osais bouger.

Et mon regard se perdait dans la chambre profonde et déserte, traversée par les rayons de la lune. Son charme étrange m'attirait et me retenait ; cette indéfinissable impression de terreur avait quelque chose de surnaturel. Je n'entendais aucun son, et pourtant, il me semblait que dans l'air du somptueux appartement résonnait une calme et douce mélodie.

Une illusion, sans doute, frappait mon imagination surexcitée, mais agissait plus fortement encore sur Stéphane, car son front était redevenu sérieux, il mit un doigt sur sa bouche, et, sans se retourner, sortit rapidement.

Je le suivis. Le salon resplendissait de la lumière que la lune déversait par les trois grandes fenêtres. Je regardai du côté du piano et, littéralement, mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

Le piano, fermé à clef depuis le jour de la mort de Lucie, était ouvert.

Son clavier, mis en pleine lumière, ressortait de sa bordure bleu foncé, comme une blanche apparition, et quoique je n'entendisse rien, les touches s'abaissaient et se relevaient.

Stéphane alla droit à l'étui du violon posé sur le piano ; il l'en retira, l'accorda en un instant, son archet fit d'abord entendre quelques sons merveilleux, et bientôt, dans un véritable océan de douleurs et d'angoisses, se perdit l'interrogation : *Connais-tu ce pays ?*

J'essaierai vainement de décrire l'impression que me produisit cette

mélodie ; me sentant glacé, avec la respiration comprimée dans la poitrine, je me tenais debout à la porte du salon, n'osant avancer, ni vers le piano, ni vers l'artiste inspiré qui m'apparaissait en cet instant comme un être d'une nature fantastique. Sa masse noire se perdait dans l'obscurité en dessinant une esquisse étrange. Toute la lumière se concentrait alors dans le milieu du clavier, et se réfractant sous l'angle aigu du pupitre, retombait des touches sur le tabouret isolé recouvert d'une housse blanche, et j'aurais encore affirmé, quoique ne distinguant rien, que sur le tabouret s'était placé quelque être subtil et mystérieux. Dans le reflet blanc de la housse, s'éleva, comme d'un monde invisible, une forme indécise et sombre qui passa rapidement devant mes yeux.

La physionomie de Stéphane était telle que si toutes ces choses étaient des réalités vues et entendues. En certains moments, on n'entendait que l'accompagnement de son archet, en d'autres il s'arrêtait entièrement et regardait alors vers le tabouret dans le rayon de lumière ; il écoutait, balançait légèrement la tête avec bonheur, après quoi, il saisissait de nouveau le motif entendu de lui seul et le développait en une meilleure interprétation.

Ah ! comme il jouait !... les notes, tombant comme des sanglots douloureux et entrecoupés, ruisselaient comme d'abondantes et silencieuses larmes et se perdaient en soupirs infinis ; elles revenaient avec de lamentables réminiscences, avec de navrants et orageux désirs ; puis, délicates et tendres, elles étaient calmes ; elles étaient le naïf triomphe de l'amour heureux, la confiante espérance des cœurs charmés.

Et de nouveau mugissait la tempête, retentissaient les accords et les dissonances ; et le visage du musicien, penché sur le violon, reflétait tous les sentiments que sa main de maître arrachait au bois insensible.

Et le piano !... le piano parlait aussi ; les sons aigus du violon faisaient vibrer ses cordes, et, comme un vague écho, il répondait dans un mystérieux chuchotement.

Mais voici qu'un signal magique termina ce merveilleux concert. Lentement et intelligemment, la pendule placée sur la console sonna minuit.

Au premier coup Stéphane chancela comme un somnambule réveillé en sursaut, puis l'archet s'échappa de sa main et lui-même tomba foudroyé avec le fracas du violon se brisant sur le plancher.

Et lorsque, muet de terreur, je me hâtai de le secourir, j'entendis, venant du piano, le double retentissement de la chute de l'homme et de l'instrument ; un son pénétrant, plein et prolongé comme un véritable soupir, s'éleva et se fondit avec la note déchirante du violon mourant. La voix du piano, écho d'un autre monde, répéta longuement son cri douloureux.

Et les âmes de ces deux êtres se réunirent dans un dernier accord !!

Lorsque aidé des laquais accourus, j'emportai Stéphane sur son lit, nous n'y plaçâmes qu'un cadavre!...

Mon cousin se tût, baissant tristement la tête. Je restai de même sous la suffocante impression de son récit extraordinaire, et le même calme pénétrant, mystérieux dont il venait de parler, nous enveloppa.

Mais je ne pus le supporter longtemps. Avec une terreur secrète, je me levai et marchant sur la pointe des pieds, je m'avançai vers le piano, en détournant la tête, et je le fermai rapidement, comme pour étouffer l'interrogation prête à s'y faire entendre : *Connais-tu ce pays?...*

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

Suite. — (Voir la *Revue Spirite* du 15 octobre 1887.)

La tâche des grands esprits n'est pas, néanmoins, eile ne saurait être dans la contemplation béate de l'Eternel.

Les plus grands esprits dirigent des mondes. Ils sont préposés à la garde des humanités qui s'élèvent. Ils facilitent l'éclosion des progrès, ils bénissent les efforts des hommes. C'est ainsi qu'ils pourraient être appelés les dieux des humanités qu'ils président. Mais il y a ramification entre eux, de monde à monde, de soleil à soleil. Dans toutes les parties du ciel, il y a aussi de grandes sphères lumineuses qui leur servent plus particulièrement d'habitacles. C'est là que ces grands esprits s'interrogent les uns les autres avant d'imprimer la volonté éternelle aux mondes qu'ils ont mission de diriger.

Au-dessous de ces esprits, il y en a de très supérieures qui sont destinés à faciliter tel ou tel progrès, à combattre tel ou tel système gouvernemental, politique, religieux qui doit être remplacé. Ceux-là sont les directeurs spéciaux des humanités en marche. Ce sont les lieutenants des grands esprits dont nous venons de parler. Tous ont au fond du cœur l'amour et l'espérance. Tous savent que l'avenir donnera les fruits que le présent entrevoit à peine. Tous sont liés par un même devoir et une même responsabilité.

Au-dessous de ces esprits de lumière, gravite la foule des penseurs, des génies qui s'incarnent pour le bonheur des humanités. Ceux-ci ont toute la science voulue, mais ils n'ont pas toujours toute la charité, tout l'amour qu'il faudrait. Ils tiennent de l'homme et de l'ange. Et il faut qu'il en soit ainsi, car ces esprits, quoique très beaux et très purs par certains côtés, doivent connaître toutes les passions humaines. Ils doivent commettre des fautes pour en rougir, apprendre à connaître la vie et chanter le chant de

l'humanité. Ils doivent servir d'exemples aux autres hommes : c'est pour cela qu'ils ne sont pas impeccables.

Puis viennent les esprits protecteurs de tout homme, qui se groupent par affinité dans l'espace et qui, tour à tour, donnent leurs bons conseils aux âmes qu'ils ont mission de conduire.

Au-dessous encore, sont les esprits ignorants de l'avenir, mais qui gardent en eux la force du passé. Ceux-là sont des esprits retardataires qui ne sont pas sans grandeur et qui se personnifient, ici-bas, dans les défenseurs des œuvres rétrogrades de l'esprit humain. Ils ont l'éclat, la vigueur. Ils ont le coloris. Leurs discours peuvent être beaux, leur pensée profonde, mais ils manquent toujours de fraîcheur et de charme, parce qu'ils vivent d'idées anciennes et ne regardent pas les nouveaux levers de soleil.

Puis, vient la tourbe des esprits légers, inconséquents. Ceux-ci sont les disciples de Momus et voudraient transporter dans l'espace, avec les grelots de la folie, la satire acérée qu'on noie dans les libations copieuses ; ceux-ci encore adorent Vénus dont ils voudraient faire toujours leur déesse favorite. D'autres sont disciples d'Epicure. Ceux-là aiment la paresse et chantent les doux loisirs. Il y a des poètes parmi eux.

Plus bas encore sont les âmes voilées, les âmes basses et sombres, qui ont souffert sans chercher à savoir quelle a été la cause de leurs souffrances. Elles sont en lutte contre toute société, mais qu'un éclair de justice vienne frapper leurs regards ternis, et aussitôt il se produira en elles un retour vers le bien.

Dans les bas-fonds spirituels, sous la garde d'esprits sévères qui les dirigent ou les punissent selon le cas, je vois toute la sphère des esprits malheureux par suite de leur méchancelé, de leur haine pour tout ce qui est beau et bon. Ces forçats de l'infini poussent l'homme aux mauvaises actions pour le plaisir de mal faire, pour fronder Dieu. Ils jettent bas le masque entr'eux et le spectacle qu'ils nous donnent ferait souvent horreur aux esprits avancés, s'ils ne savaient qu'un temps viendra où ces misérables ne seront plus que des malheureux. Un temps viendra ensuite où ces malheureux se repentiront de leurs fautes, de leurs crimes, et s'élèveront d'un degré sur l'échelle des êtres.

Répétons-le : nul ne tombe assez bas pour qu'il lui soit impossible de se relever. Nul n'est assez grand coupable pour que la loi générale de justice ne lui accorde pas un jour le droit au pardon. Homme, travaille : ton sort est entre tes mains. Tes fautes, Dieu les voit ; les remords, il les apprécie ; les retours au bien, il les facilite et les bénit.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillées.	2 fr. 50
<i>L'âme et ses manifestations dans l'Histoire</i> , par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
<i>Recherches sur le spiritualisme</i> , par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
<i>Episode de la vie de Tibère</i> , œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
<i>L'Abbaye des Bénédictins</i> , par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
<i>La Magie dévoilée</i> , ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Épuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallés, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les quatre <i>Evangelies</i> de J.-B. Rostaing et le <i>livre des Esprits</i> , réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
<i>Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes</i> , par le Dr Vahu.	5 fr. »
<i>Choix de dictées spirites</i> , par le Dr Vahu.	1 fr. »
<i>Psychologie transformiste</i> , évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourguès.	1 fr. »
<i>Études spirites</i> , groupe bisontin. <i>Études économiques</i> .	1 fr. 50
<i>La Muse irritée</i> , poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
<i>Choses de l'autre monde</i> , 3 ^e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
<i>Les Chrysanthèmes de Marie</i> , par C. Chaigneau.	3 fr. 50
<i>Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence</i> , Dr Vahu.	3 fr. 50
<i>Conseils aux pères de famille</i> , Dr Vahu.	1 fr. 50
<i>Spiritisme, fakirisme occidental</i> , Dr Gibier.	4 fr. »
<i>M. le marquis</i> , histoire d'un prophète, par M ^{me} Claire Vautier.	3 fr. 50
<i>La Cité Chinoise</i> , par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
<i>Cosmogonie des fluides</i> , par A. Bourdin.	1 fr. 25
<i>La raison du spiritisme</i> .	3 fr. »
<i>La théosophie Bouddhique c'est le nihilisme</i> , par la Société Atmique.	1 fr. »
<i>Préface des commentaires sur le sômedaewo de Gaetomo</i> (Société Atmique).	1 fr. »
<i>Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève</i> .	3 fr. »
<i>Le messie de Nazareth</i> .	3 fr. »
<i>Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets</i> .	1 fr. 50
<i>Dans le ciel et sur la terre</i> , par Camille Flamarion, avec figures.	5 fr. »
<i>Le spiritualisme dans l'histoire</i> , relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
<i>Les grands mystères</i> , par Eugène Nus.	3 fr. »
<i>Les dogmes nouveaux</i> , par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

<i>Les miettes de l'histoire</i> .	10 fr. »
<i>Les Evangelies</i> , par d'Eischtal, 2 vol.	12 fr. »
<i>Esprit des Gaulois</i> .	7 fr. »
<i>Terre et ciel</i> .	7 fr. »
<i>L'enfer</i> , par Callet.	4 fr. »
<i>La réalité des Esprits</i> , par de Guldenstuble.	25 fr. »
De Mirville, <i>Pneumatologie des Esprits</i> .	10 fr. »
do <i>Question des Esprits</i> .	7 fr. »
<i>Lettres du grand prophète Nostradamus</i> .	10 fr. »
<i>La vérité aux médecins</i> , par le Dr Gomet.	5 fr. »
<i>Somnambulisme</i> , par le Dr A. Bertrand.	10 fr. »
<i>De la démonialité</i> , par Sinistrari,	10 fr. »
do do	5 fr. »
<i>Magnétisme animal</i> , par Gerdy.	10 fr. »
do par Robert.	10 fr. »
do par Pigeaire.	10 fr. »
do par Charpignon.	10 fr. »
<i>Correspondance</i> , par Deleuze, 2 vol.	10 fr. »
<i>Révolutions d'outre-tombe</i> , par Dozon, 4 vol.	12 fr. »
<i>Magnétisme animal</i> , par Gerdy.	10 fr. »
<i>Dogmes chrétiens et pluralité des mondes</i> , par l'abbé Pioger.	1 fr. »

Le Gérant : H. JOLY.